

## Il n’y a pas de centre

Rome, Gênes, Bergame, Chambéry, Lyon, Toulouse, Paris, Londres, Helmsted, Francfort, Prague, Padoue, Venise sont quelques-unes des étapes de la pérégrination européenne de Giordano Bruno. Giordano Bruno est un exilé. Depuis sa jeunesse, il bouge partout en Italie, puis en Europe, au gré des menaces et des persécutions qu'il subit, et des polémiques que lui-même il alimente. Cette errance, en effet, ne ressemble en rien aux voyages d'un humaniste. Si Bruno traverse les pays et les frontières ce n'est pas parce qu'il cherche des manuscrits : il voyage plutôt en homme banni par les pouvoirs, par l'histoire, oserons-nous dire. Aucune communauté transnationale de savants ne l'attend. Il rencontre parfois d'autres exilés comme lui. Corbinelli à Paris, Alberico Gentili en Allemagne, par exemple. La solitude de Bruno est la solitude du philosophe, qui ne peut s'intégrer à aucun milieu. Il n'est bon pour aucun. « Académicien d'aucune Académie » ainsi se présente-t-il dans le frontispice de sa comédie *Le Chandelier*. On pense à Spinoza, certes, mais on pense également à la solitude de l'homme quelconque, le destin de nous tous. Bruno est « étranger à toute nation, exilé, fugitif, jouet de la fortune, petit de taille, pauvre de biens, sans faveurs, accablé par la haine de la foule donc méprisable pour les idiots et pour les ignobles qui ne reconnaissent pas de noblesse là où ne brille pas l'or, où ne tinte pas l'argent et où ne triomphent et n'applaudissent pas les personnes qui leur ressemblent » (*Oratio valedictoria*). L'exil est pour Bruno un mode d'existence, le seul mode d'existence. Depuis son plus tendre âge, il quitte ses terres natales (Nola, en Campanie) et il n'y reviendra plus jamais. L'exil n'est pas une parenthèse triste de sa vie. Sa vie est un exil. Sa vie est le tracé des innombrables routes qu'il a dû emprunter.

Pour fuir les pouvoirs, pour les défier.

Des fuites répétées, incessantes, jusqu'à ce qu'un certain Mocenigo le coince à Venise, dans une prison, d'où il ne sortira plus jamais. Des fuites qui sont, en réalité, des défis au pouvoir, des mobilisations permanentes contre l'arrogance, les préjugés, les abus et les violences. Comme lorsqu'il se soustrait à l'autorité du Tribunal de l'Inquisition. Le cardinal Robert Bellarmin soumet à Bruno huit propositions hérétiques qu'il doit abjurer. Bruno accepte, mais à la dernière minute, au lieu de signer le document de Bellarmin, il écrit un mémoire, adressé directement au pape, dans lequel il conteste les propositions censurées. Le 21 décembre 1599 il affirme : « Je ne crains rien et je ne rétracte rien, il n'y a rien à rétracter et je ne sais pas ce que j'aurais à rétracter » (*Le Procès de Giordano Bruno*). Cette récusation de l'autorité du Tribunal est une véritable désertion. Encore une fuite, cette fois-ci sur place, sans bouger. La plus dangereuse : elle démantèle

l'échafaudage sur lequel l'Inquisition, toutes les Inquisitions, hier comme aujourd'hui, bâtissent leur autorité. Il s'agit de l'aveu : sans le consentement des sujets il n'y a aucun procès, il n'y a aucun tribunal, il n'y a aucun pouvoir. Bruno n'avoue rien à Bellarmin. Il n'a rien à avouer même à Clément VIII. Il veut parler avec lui, un point c'est tout. Fondamentalement, c'est-à-dire philosophiquement, Bruno ne reconnaît aucun pouvoir. Dans la perspective sans perspective de l'univers infini, un Pontifex maximus ou un Roi-Soleil sont des masques ridicules. C'est pourquoi Bruno représente la figure de l'intraitable dans l'histoire de la philosophie. Ne prononcez pas ce nom, ne prononcez plus ce nom, demandera le Curateur de l'Université de Padoue au début du *Galilée* de Brecht.

Aujourd'hui, plus de 400 ans après le dénouement tragique de la vie de Bruno, nous voulons crier haut et fort son nom, nous célébrons son courage, sa lutte, ses polémiques. Nous défendons sa pensée, cette idée de l'infini avec ses paradoxes et ses questions. Et nous voulons continuer son combat. Nous aussi, nous nous décentrons, nous nous excentrons. Nous aussi nous voulons faire de l'exil, du décentrement une politique. Bruno continue, tout au long de son existence, de s'appeler le « Nolano », et d'appeler, même à Paris, à Londres, à Francfort, à Prague, sa philosophie, la « Nolana filosofia ». Il est question précisément de revendiquer la centralité d'un lieu décentré.

Or, il n'existe aucun centre dans l'univers infini. La puissance politique d'une telle vision du monde est manifeste. C'est l'étude de l'œuvre de Copernic qui permet à Bruno d'affirmer l'infinisisation de l'univers. L'héliocentrisme, dans l'interprétation qu'en propose Bruno, ouvre les murailles de l'univers. La « nouvelle philosophie » n'abolit pas seulement la position centrale de la Terre, mais aussi celle de n'importe quel corps. L'infinisisation entraîne l'éclatement de l'univers : « Il n'est ni fins, ni termes, ni limites, ni murailles pour nous dérober et nous soustraire l'abondance infinie des choses. Fécondes sont ainsi la Terre et sa mer ; perpétuel est ainsi l'éclat du soleil : du combustible se présente éternellement aux feux voraces, et des humeurs aux mers amoindries ; parce qu'il renaît toujours de l'infini une abondance nouvelle de matière. De sorte que Démocrite et Épicure, en voulant que tout se renouvelle et se rétablisse à l'infini, ont montré plus de science que ceux qui s'efforcent de sauvegarder pour l'éternité la constance de l'univers, pour qu'un même nombre succède toujours au même nombre et que les mêmes parties de la matière se transforment toujours les unes dans les autres » (*De l'infini, de l'univers et des mondes*). L'infini chez Bruno ne se configure toutefois pas comme une « totalité ». La puissance n'est jamais totalement réalisée : « Il renaît toujours de l'infini une abondance de matière » (« *dall'infinito sempre nova copia di materia sottonasce* »). La puissance déborde, ébranle, produit sans cesse si bien que l'infinité naturelle n'est pas totalement infinie, elle est plutôt une construction perpétuelle, un

devenir jamais accompli. Une philosophie de l'infini peut-elle être une philosophie du Même, de la répétition éternelle ? Ne serait-il pas plus approprié de penser la philosophie de l'infini en tant que philosophie du devenir et de la différence ? Bruno nous rappelle qu'il y a toujours un devenir de la matière. À cette aune on pourrait lire la philosophie brunienne avec quelques catégories forgées par Alfred North Whitehead en commençant par dire que la puissance infinie constitue un devenir de la continuité et non pas une continuité du devenir. Le monde brunien et le monde de Whitehead sont plus qu'en devenir, en procès : la « *dynamis* » est trop marquée par la caractérisation qu'Aristote en a fait selon le modèle du passage de la puissance à l'acte. Le devenir est ainsi bloqué par une fin supérieure, il devient téléologique, c'est-à-dire que dans l'univers tout a la place qu'il lui faut, toute chose connaît sa destinée. Ainsi le devenir atteint toujours un idéal, dans la totalité et dans ses parties. Le paradigme brunien et whiteheadien est, en revanche, celui du flux perpétuel, du mouvement intarissable qui n'exclut pas la continuité, l'unité, sauf qu'il ne la pense pas dans les termes de la permanence toujours égale à elle-même, mais justement dans celui du devenir. En d'autres mots, le mouvement du monde ne va pas vers une perfection, c'est son mouvement qui exprime sa perfection. Cela nous apprend que l'être est toujours nouveau, qu'il se renouvelle toujours. Le mouvement naturel ne peut pas être réduit au cercle, mais il s'articule dans une structure qui se referme seulement pour s'ouvrir à nouveau, c'est-à-dire dans un mouvement toujours différent. Ce n'est pas le devenir qui est continu, mais le continu (le Tout, la nature infinie) qui est en devenir.

En refusant la « réalisation », ou mieux : en l'accomplissant et en la dépassant tout le temps, la puissance chez Bruno fait voler en éclats la métaphysique occidentale. La philosophie de l'infini ne constitue pas une nouvelle ontologie. Une philosophie de l'infini n'est compatible avec aucune ontologie à cause de son refus de toute mesure. Elle provoque la liquidation de la métaphysique comme science de l'être en tant qu'être et comme logique des mesures immuables.

À partir de cette intuition, selon nous, Bruno incarne l'irruption dans le monde moderne d'une conception de la politique qui n'a rien à voir avec la politique, l'État, le pouvoir constituant. En effet, dans la dimension non dimensionnée de l'infini, la puissance de Bruno assume une charge « destituante » qui, en la faisant définitivement sortir de son couple avec l'acte, fait signe vers l'annihilation de toute identité, substance, violence : elle est capable de déchaîner une force de libération à partir de l'idée que chaque être fini et singulier est une errance infinie.

La puissance, contrairement à ce qu'a écrit encore récemment Agamben, n'est pas toujours associée à l'acte. Une puissance devient « destituante » quand elle est infinie, quand elle ne se réalise jamais complètement dans un acte, quand « une abondance de matière renaît toujours ». Il ne peut pas y avoir de « dernière perfection » dans l'univers infini. C'est pourquoi les choses

singulières peuvent aller vers leur dignité : en s'arrachant, en se séparant de l'être originaire, elles sont à même d'inscrire l'individualité dans le monde visible. En effet, elles restent chargées de l'unité originaire, et pourtant ces « séparations » engendrent continuellement de nouveaux visages de cette unité, de nouveaux mo(n)des (infinis) de l'être originaire. Bruno utilise un mot admirable pour dévoiler la façon dont les choses déploient la puissance de l'unité dans leur individualité. Il parle de « *sglomeramenti* » (« désagglomérations », (dans le *De la cause, du principe et de l'un*) comme pour indiquer une activité proprement opératoire des choses visant à désagrèger, à disséminer l'unité de fond. Ainsi, ces séparations ont beau « contracter » l'être pré-individuel, elles le diversifient et le multiplient à jamais puisque chacune d'elles le contient d'une manière différente, c'est-à-dire dans des temps et des lieux toujours distincts. C'est ce que Bruno veut signifier lorsqu'il soutient que « chacune des choses possède tout l'être, mais non pas tous les modes d'être ». Pour tenter, désespérément, de devenir tous les modes de l'être, les choses prennent alors à tour de rôle, au gré des vicissitudes, la place de toutes les autres : ces incessantes transmutations de formes et de lieux font en sorte que la matière même soit en continuelle mutation. En dernière instance, ce sont les conditions d'espace et de temps qui déterminent l'individualité et la multiplicité dans l'univers. C'est justement parce qu'il a saisi dans la « mutation vicissitudinale » la puissance des singularités que Bruno annonce à la modernité la nouvelle d'un monde infini et multiple qui n'a rien de l'invariance, typique de la métaphysique. Ces variations infinies, ces « désagglomérations », ces singularités errantes constituent un « pouvoir destituant », destituant le monde, destituant l'histoire.

Cette nouvelle image de l'univers – ouvert, infini, multiple, acentrique, sans hiérarchies – conforte la condition exilique de tout mode dans l'univers. Les êtres dans l'univers infini ne sauraient être qu'errants. L'homme, en particulier, est nomade ou n'est pas. Nous comprenons alors mieux les choix existentiels de Bruno. Dans l'univers infini, l'homme se libère sans cas de conscience de la pesanteur et de son assignation à résidence. L'homme n'a plus d'appartenance, n'a plus de lieu. Sa patrie est le monde entier : « pour le vrai philosophe toute terre est une patrie », écrit Bruno dans le *De la cause, du principe et de l'un*. Le monde de ce philosophe n'est pas simplement la Terre : ses espaces deviennent infinis, les astres lui deviennent aussi familiers que s'il y avait élu domicile. Cette ouverture de la condition exilique vers les cieux infinis, les exoplanètes et les innombrables autres systèmes solaires affranchit des civilisations présentes, de l'histoire. La critique que Bruno porte à la colonisation des Amériques en fait foi. C'est après avoir dénoncé – il est parmi les premiers à le faire dans la vieille Europe – la violence des conquistadores (« les Tiphys ont découvert les moyens de perturber la paix d'autrui, (...) de propager avec violence des folies sans précédent, de semer des désordres inouïs sur des terrains encore vierges, en considérant en fin de

compte la raison du plus fort comme la meilleure ; ils ont renouvelé le goût, les instruments, les méthodes de tyrannie et de meurtre », *Le Souper des Cendres*), que Bruno présente les aspects libérateurs de sa découverte de l'infini : « Voici alors apparaît l'homme qui a franchi les airs, traversé le ciel, parcouru les étoiles, outrepassé les limites du monde, dissipé les murailles imaginaires des première, huitième, dixième et autres sphères qui auraient pu leur être ajoutées, selon de vains mathématiciens et suite à l'aveuglement des philosophes vulgaires : en pleine conformité avec les sens et la raison, c'est lui qui avec les clefs de sa compétence a ouvert par ses recherches ceux des cloîtres de la vérité auxquels nous pouvions avoir accès. Il a mis à nu la nature, que des voiles enveloppaient ; il a donné des yeux aux taupes et rendu la lumière aux aveugles incapables de regarder en face, pour y contempler leur propre image, la multitude des miroirs qui les environnaient de toutes parts ; il a dénoué la langue des muets, qui ne savaient ni n'osaient démêler l'écheveau de leurs pensées ; il a rebouté les boiteux, incapables de parcourir en esprit le chemin inaccessible au corps vil et périssable. Le soleil, la lune, les autres astres recensés, il les rend aussi familiers aux hommes que s'ils y avaient élu domicile » (*Le Souper des Cendres*). La découverte de l'infini se configure comme une pensée de l'émancipation. Bruno nous invite à quitter les régions et les coutumes de notre entourage et à partir loin, très loin. Pour casser la ligne du temps. Son regard vers les cieux, comme on vient de le voir dans le passage cité, et comme l'a montré Warburg, est aiguillonné par des sagesse anciennes. Néanmoins ce regard entend découvrir quelque chose de nouveau, créer le monde de demain, d'autres conditions d'existence, une autre histoire. Bruno est brûlé vivant sur le Campo de' Fiori à Roma le 17 février 1600 car il a osé penser cela. L'Église doit mettre au pas tout le mouvement de renouveau culturel et politique qu'on appelle la Renaissance. Elle doit clore un monde, obstruer les passages, empêcher la circulation des hommes et des idées. Elle doit imposer son image de l'univers, en dépit de Bruno, de Telesio, de Menocchio, de Vanini. Les idées aventureuses de la Renaissance ont toutefois continué de vivre, sous le manteau. Depuis le geste de retraite active de Galilée jusqu'aux recherches esthétiques, scientifiques et philosophies plus récentes. Le monde que Bruno veut ouvrir, le nouveau monde dont sa philosophie est la messagère, refait ainsi surface. C'est le monde de Blanqui, le monde d'Alberto Santos-Dumont, le monde de Kubrick, le monde de Youri Gagarine, le monde de Joyce, le monde de tous ceux qui voyagent dans les cieux avec l'espoir de changer l'état du monde d'ici-bas. C'est la lutte de K aussi : nous luttons pour changer de manière décisive le rapport de l'humanité avec le Dehors. Nous étudions alors Bruno puisque sa pensée est une remémoration de l'avenir.